

LES "GRANDS HOMMES" DE RIVAROL

*Philippe Roger**

L'intronisation du *grand homme* passe à juste titre pour l'une des opérations idéologiques les plus réussies des Lumières : d'un grand homme de type nouveau, qui s'empare des cœurs avant de s'installer sur les places. Un Panthéon virtuel, dont les Philosophes ont su imposer l'idée, précède le Panthéon réel. Cette vaste mutation s'effectue à travers deux séries d'opérations, la plupart du temps associées, mais que l'on peut distinguer pour les besoins de l'analyse : la redéfinition et la redistribution.

D'une part, la "grandeur" est redéfinie, ses critères révisés. Le *grand homme* se détache progressivement du *héros*, le concurrence et souvent le supplante. Certes, il ne faut pas céder au cliché selon lequel la "gloire" attachée à l'héroïsme militaire aurait soudain perdu tout droit de cité dans la France des Lumières¹ ; mais cette gloire désormais est comme conditionnelle et subordonnée à des qualités associées (modération, magnanimité, sens du bien public) sans lesquelles elle n'est que vaine fumée, orgueilleuse folie, voire pure et simple sauvagerie. "Dans un siècle et dans une partie du Monde où l'héroïsme est devenu impossible", note Montesquieu, c'est "une faiblesse" de le chercher, comme fit Louis le Grand². Pis qu'une faiblesse, c'est un ridicule : "Depuis que nous pesons un peu mieux la valeur des choses, les héros ont été couverts de ridicule ; si bien que celui qui voudrait les défendre serait mille fois plus ridicule encore"³. Ainsi va le siècle, vers une disqualification du héros à l'ancienne. "La philosophie et j'ose même dire un certain bon sens ont gagné trop de terrain dans ce

*Université de Paris IV - C.N.R.S. URA 96 (Centre d'Etude de la Langue et de Littérature Françaises des XVIIe et XVIIIe siècles) et Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales (Centre de recherches sur l'Europe).

N-B. Afin d'alléger texte et notes, j'ai cité sans renvoi les deux ouvrages de Rivarol, chaque fois que le passage contenait le nom propre qui fournit l'entrée lexicale et permet de localiser la citation. En tout autre cas, la référence est donnée en note.

¹Signalons l'intéressant travail de M. John R. Iverson, dont la *PhD dissertation* (Université de Chicago) s'intitule "Voltaire's Heroes : Glory, Violence and Politics in the Forging of Enlightenment".

²Montesquieu, *Pensées* (1036/596), in *O.C.*, éd. A. Masson, Paris, Nagel, 1950, t. II ; p. 392.

³*Ibid.*, p. 192 (575/137).

siècle-ci pour que le héroïsme y fasse désormais une grande fortune...”, lit-on encore dans les *Pensées*⁴.

A son tour Voltaire, indéniablement fasciné par le “génie” d'un Charles XII, d'un Turenne ou d'un Frédéric, tranchera pourtant en faveur d'autres modèles. Dans le *Siècle de Louis XIV*, c'est à la même enseigne qu'il paraît loger Racine, Corneille, Molière, Lulli, Condé, Turenne, Pascal et La Rochefoucauld — “tant de grands hommes” produits par un grand siècle⁵. Quelques pages plus loin, la balance penche décidément en faveur des “quelques génies” à qui l'on doit tous les progrès et qui “ont éclairé et consolé la terre, pendant que les guerres la désolaient”⁶. Voltaire est plus explicite encore dans sa correspondance. “J'aimerais mieux des détails sur Racine et Despréaux, sur Quinault, Lulli, Molière, Le Brun, Bossuet, Poussin, Descartes, etc. que sur la bataille de Steinkerque. Il ne reste plus rien que le nom de ceux qui ont conduit des bataillons et des escadrons ; il ne revient rien au genre humain de cent batailles données, mais les grands hommes dont je vous parle ont préparé des plaisirs purs et durables aux hommes qui ne sont point encore nés”⁷. Cette tirade célèbre résume assez bien le credo de la seconde moitié du siècle. L'opposition du *héros* et du *grand homme* entre dans la vulgate philosophique — et bien sûr dans l'*Encyclopédie*, à l'article “Héros” rédigé par Jaucourt. Le grand homme a changé de face. L'épée cède à la plume, au pinceau et au compas. Le conquérant s'efface devant les champions de la pensée, de l'écriture, de tous les arts agréables et utiles.

D'autre part, les places sont redistribuées. Les galeries de grands hommes léguées par la tradition sont visitées et impitoyablement expurgées de leurs éléments douteux. Empruntant une métaphore aujourd'hui à l'honneur parmi les bibliothécaires de l'école éradicatrice, on pourrait dire que le mémorial collectif est “déshebré”. Un travail de tri se superpose à l'effort de redéfinition. La promotion catégorielle (des écrivains, des penseurs, des savants, des artistes) s'accompagne d'une vigoureuse sélection au sein de la catégorie. Là encore, Voltaire est des premiers sur la brèche ; mais il y sera vite rejoint par toute la troupe encyclopédique. “Ils distribuent à leur gré les réputations et les couronnes”, écrit un de leurs adversaires, Chaudon. L'accusation est banale. Ce qui l'est moins, c'est que Chaudon entreprenne dès 1769 de consacrer tout un livre à la stratégie, mise en œuvre par les “philosophes modernes”, de dénigrement des écrivains illustres. Son titre : *Les Grands Hommes vengés*, annonce assez l'intention de remettre à l'heure les pendules du Parnasse. Mais l'ambition de Chaudon ne se borne pas là. Reprenant une par une, pour les critiquer à son tour, les attaques de Voltaire contre Homère, Virgile, Corneille, Boileau, Rousseau (Jean-Baptiste), Fénelon, La Fontaine et Bossuet, il a la ferme conviction de mener un combat bien plus que littéraire. Car tout se tient et “les jugements qu'on porte sur la littérature annoncent qu'on ne sera pas plus réservé sur des objets plus respectables. Nous avons vu tous les héros de l'Ancien Testament outragés brutalement dans des livres, qu'on décorait du nom de Philosophiques. Les grands Rois qui ont illustré la France [...] sont représentés sous les couleurs les plus odieuses. [...] Enfin la licence a été au point que des malheureux ont osé porter leurs mains sacrilèges sur le fils de l'Eternel”⁸. Chaudon ne s'en tient pas au grief corporatiste fort répandu après 1750 contre une Philosophie triomphante qui s'érige des stèles pour mieux s'arroger les places ; il élargit la critique et affirme nettement la solidarité des instances symboliques. Déranger la galerie des grands hommes est un geste plus ample et plus redoutable ; c'est “produire une révolution dans les esprits”, comme il l'énonce d'une formule elle-même voltairienne. Car cet éternel antagoniste de Voltaire est trop fasciné

⁴*Ibid.* p. 237 (810/1228).

⁵Voltaire, *Siècle de Louis XIV*, éd. établie par A. Adam, Paris, Garnier-Flammarion, 1966 ; t. II, p. 55.

⁶*Ibid.*, p. 71.

⁷Lettre à Thieriot du 15 juillet 1735.

⁸*Les Grands Hommes vengés, ou Examen des jugements portés par M. de V. et par quelques autres philosophes sur plusieurs hommes célèbres, par ordre alphabétique ; avec un grand nombre de remarques critiques et de jugements littéraires.* Par Monsieur des Sablons [L.M. Chaudon], Amsterdam et Lyon, J.M. Bourret, 1769. Préface, p.ij.

pour ne pas être un peu ébloui. Il reproche à "l'oracle" des modernes de juger de tout "en souverain" ; mais lui-même, Chaudon, en lui consacrant son premier article ("Arouet de V..."), long d'une cinquantaine de pages, apporte sa modeste contribution au sacre d'un ennemi trop brillant pour lui. Si brillant, en vérité, que l'honnête polémiste ne peut s'empêcher, dès la première page de son écrit, de le comparer au soleil...⁹

L'ouvrage de Chaudon suffirait à prouver que l'OPA philosophique sur les grands hommes n'a pas eu que des approbateurs. Et si l'opération apparaît rétrospectivement comme un démarchage très réussi, il serait hasardeux d'en conclure que la démarche ait été parfaitement consensuelle, comme nous incline à le croire toute une hagiographie postérieure.

Cette illusion consensuelle, elle naît en effet de la vivante imagerie qui anima pendant près d'un siècle la grisaille des manuels scolaires républicains et fit cortège obligé à l'apprentissage de l'histoire nationale. Ces manuels ne se contentent pas de faire la part belle au grand homme rectifié par la Philosophie ; ils en installent le "type" dans l'histoire la plus longue ; ils font cheminer processionnellement à travers les siècles ses incarnations successives. Ils sculptent une vaste frise méritocratique où l'empereur Charlemagne distributeur de bons points côtoie la plébéienne Jeanne Hachette, et où le désintéressement de Bernard Palissy brûlant son mobilier au feu du génie annonce l'abnégation de Pasteur concoctant son sérum dans un appentis. Il y a toujours eu des grands hommes, murmurent toutes ces *Histoires de France*, il n'est que de chercher. Dans leur tranquille assurance, elles ne se contentent pas d'entériner les profils de carrière dessinés par Voltaire et consorts pour les grands hommes des âges éclairés, elles en proclament la validité éternelle et rétroactive, relisant à la lumière des Lumières le grand livre des destins français : Charlemagne, empereur éclairé puisqu'il installe un cours de grammaire dans son palais¹⁰ ; Louis XI, roi bien utile malgré son drôle de chapeau... Tel est le message de rassurante pérennité imposé par l'histoire scolaire, aux antipodes évidemment du mauvais esprit d'un Baudelaire écrivant : "Les nations n'ont de grand homme que malgré elles — comme les familles. Elles font tout pour n'en pas avoir"¹¹. Mais il faudrait plus qu'une "fusée" comme celle-là pour troubler le ciel serein de la reconnaissance patriotique.

D'où notre si facile acceptation de ce scénario "mythologique" : le passage pacifique au grand homme façon Lumières, sans heurts, sans résistance et pour tout dire sans combat. Comme si pareille révision de la hiérarchie symbolique avait pu s'effectuer sans rencontrer le moindre obstacle. Comme si nul ne s'en était avisé, comme si nul n'avait pu se sentir lésé par la nouvelle donne. Imposer le grand homme philosophiquement correct était bien plus qu'un simple *aggiornamento*. Cette vaste opération sur les valeurs, sciemment présentée par ses auteurs comme un modeste rééchelonnement de la dette collective, apparaît au regard rétrospectif comme un profond bouleversement de la "Fiducia", pour emprunter le mot de Valéry. L'apparente aisance, la mythique continuité, dissimulent ici une radicale métamorphose.

Car sous la permanence rassurante des éloges de la vertu, les contenus changent ; et les mots avec eux. Il est clair que les vertus célébrées par les Lumières, laïques et utilitaristes, s'éloignent sensiblement de la vertu exaltée par la tradition religieuse, comme de la *virtu* aristocratique. La redéfinition de la valeur dans la seconde moitié du XVIII^e siècle

⁹"Contester les talents de M. de V., comme quelques critiques maladroits ont osé le faire, ce serait disputer au jour sa clarté et au soleil l'éclat de ses rayons" ; p.i. Sur les ambiguïtés de Chaudon polémiste, voir mon article "Le dictionnaire contre la Révolution", *Stanford French Review*, "Alphabetized Knowledge : Dictionaries and Encyclopedias", Anma Libri, Winter 1990.

¹⁰L'anecdote fait déjà partie de la légende de Charlemagne aux XVII^e et XVIII^e siècles. Voir, de Robert Morrissey, *L'Empereur à la barbe fleurie. Charlemagne dans la mythologie et l'histoire de France*, Paris, Gallimard, 1997.

¹¹Baudelaire, *Fusées*, éd. procurée par A. Guyaux, Gallimard, Folio, 1986, p. 70

s'organise autour d'une figure nouvelle : celle de *l'homme social*¹². Le vocabulaire enregistre ces déplacements. En témoigne, au premier chef, la promotion controversée du mot *mérite* et surtout l'infléchissement de ses connotations entre la fin du XVII^e siècle et la fin du XVIII^e siècle. Célèbre est le chapitre de La Bruyère intitulé "Du mérite personnel". L'un des fragments, souvent cité au XVIII^e siècle, déclare "délicate" la distinction entre "grand homme" et "héros". Mais La Bruyère ici n'oppose pas deux figures, l'une civile ou civique et l'autre militaire. Les premiers mots du fragment ne laissent planer aucune ambiguïté : "Dans la guerre, la distinction entre le grand homme et le héros est délicate..."¹³. Le héros et le grand homme sont deux "caractères" dont la rivalité ne sort pas du champ clos de la gloire militaire. C'est au dix-huitième siècle que le mot *mérite* va s'émanciper, rejoindre d'autres territoires. On le retrouve, ce mot, au cœur d'une passe d'armes poétique fameuse entre Houdard de La Motte et Jean-Baptiste Rousseau. L'ode *Sur le mérite personnel*, adressée par le premier au second, insistait sur la primauté de nos qualités et de nos œuvres sur notre naissance. Au fil du siècle, *mérite* va se charger d'accents de plus en plus revendicateurs pour devenir un mot-clé de la nouvelle appréhension des valeurs. Nous sommes désormais bien loin de La Bruyère¹⁴ ; et c'est sans vaines précautions que sont opposés, selon leur mérite, les hommes à talents et divers êtres "inutiles", d'église ou d'épée, qui ne "se sont donné que la peine de naître". Figaro tranche, là où le moraliste soupesait...

On ne s'étonnera donc pas, aux premiers jours de la Révolution, de voir le plus brillant des polémistes royalistes s'acharner sur *l'homme de mérite*. "Si [un homme] a bien le caractère de sa médiocrité, il obtient toujours une espèce de réputation ; comme il désarme l'envie, il est estimé sans regrets ; il abandonne l'art de plaire aux beaux esprits, et l'amour de la gloire à l'homme à talent, et devient ce qu'on appelle un homme de mérite. Voilà ce qui caractérise tous les grands hommes de la Révolution¹⁵." Le dernier "grand homme" est arrivé, nous dit ce mauvais esprit de 1790, c'est l'homme de mérite, c'est-à-dire l'homme de la dernière médiocrité.

Du *Petit Almanach* au *Petit Dictionnaire*.

Celui qui propose, un siècle après La Bruyère, ce portrait et cette typologie, dans un *Petit Dictionnaire des grands hommes de la Révolution, par un citoyen actif, ci-devant rien*, c'est le comte Antoine de Rivarol, brièvement marquis Deparcieux, fils de ses œuvres et d'un aubergiste lombard, lauréat de l'Académie de Berlin en 1784 et prince de "l'esprit français". Nul plus vivement que lui n'a épinglé le syntagme *grand homme* si cher à deux générations philosophiques. Nul ne l'a plus rageusement retourné sous sa griffe. Aussi compte-t-on peu de réactions plus instructives que la sienne : réactions en deux temps et sur deux terrains (apparemment) bien distincts. Ce qui contribue à faire leur intérêt, c'est justement qu'elles enjambent la "grande année" 89. C'est l'infléchissement de l'accent, le changement d'angle entre la joyeuse pochade de 1788, le *Petit Almanach de nos grands hommes* et le brûlot de 1790, qu'il faut lire, comme Rivarol nous y invite, comme une suite du précédent — mais suite désaxée et comme déroutée par l'événement révolutionnaire.

Le ton, il faut l'avouer, n'est pas le même. La folle gaïté, le badinage enjoué, la raillerie retournée contre soi-même (puisque Rivarol en 1788 se met au nombre des "animalcules" qu'il décrit) fera place, parmi quelques saillies heureuses, à une satire amère, à des traits plus mordants que piquants, à des attaques sans élégance (contre

¹²Voir à ce sujet, de Keith Michael Baker, "L'Homme des Lumières : l'homme social", in *L'Homme des Lumières. De Paris à Pétersbourg*, textes réunis et présentés par Ph. Roger, Vivarium, Napoli/ Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 1995.

¹³La Bruyère, *Les Caractères*, éd. établie par R. Garapon, Paris, Garnier, 1962, p. 105.

¹⁴Il est remarquable que la définition de La Bruyère soit reprise jusqu'à la fin du siècle par le *Dictionnaire de Trévoux*, quartier général de l'anti-Philosophie.

¹⁵Rivarol, Préface du *Petit Dictionnaire des Grands Hommes de la Révolution*, Au Palais-Royal, s.d. [1790] ; cité dans l'éd. procurée par H. Coulet et J. Grell, Paris, Desjonquères, 1987, p. 35.

Madame de Staël, dans la lourde Epître dédicatoire de 1790). La légèreté acérée s'est muée en fureur sans frein, et parfois obtuse, contre tous ceux qui ont détruit la plus paisible des monarchies pour en faire "une si brillante république"¹⁶. Le sourire s'est figé en rictus, le persifleur est devenu Père Fouettard. Il ne faut pas s'arrêter, pourtant, à cette première impression, si justifiée soit-elle. Car une lecture plus attentive révèle bien vite un lien profond entre les deux volets du diptyque. Une "chaîne secrète" relie chez Rivarol l'avant et l'après 89, le chaos des valeurs littéraires et le chaos politique.

Cette continuité, dira-t-on, n'a rien de bien secret, ni mystérieux. Elle saute aux yeux : grands hommes ici, grands hommes là ; en réalité, tous minuscules. D'un livre à l'autre, même dispositif alphabétique. Même défilé de noms pour la plupart obscurs. Même procédé comique qui s'apparente au persiflage (mais ne peut s'y tenir, et moins encore dans le pamphlet politique que dans le pamphlet littéraire). Telles sont les évidentes analogies que vient encore souligner l'effet d'écho des titres. Manifestement, Rivarol a compté sur l'élan du *Petit Almanach* pour lancer vers le succès son *Petit Dictionnaire*.

Mais l'erreur serait de s'en tenir à ces analogies ; et de croire que Rivarol, passant d'une satire littéraire assez inoffensive à une violente incrimination de la France "patriote", n'a placé que pour des raisons d'opportunité le second ouvrage dans le sillage du premier. La manière dont le *Petit Dictionnaire* renvoie au *Petit Almanach* mérite attention. C'est (ludiquement) comme à un rival : "Je ne me suis pas dissimulé que j'avais un modèle inimitable dans l'*Almanach des grands hommes de 1788*". Plaisante rivalité avec soi-même dont personne n'est dupe. Mais voici que Rivarol continue, pour opposer la forme et le fond. "L'auteur de ce registre immortel [son propre ouvrage de 1788] a si bien varié ses éloges, qu'il ne m'a pas laissé de formes nouvelles pour encenser mes personnages ; mais l'importance de mon sujet fera peut-être oublier la supériorité de son talent. Il n'a exhumé qu'un millier de bons écrits ; moi, je ressuscite un millier de grandes actions, et à obscurité égale, le héros doit l'emporter sur l'écrivain."¹⁷

Double constat, par conséquent : d'abord d'un épuisement des "formes", c'est-à-dire des variations rhétoriques dont est susceptible un feint panégyrique ; mais, à titre de compensation, affirmation d'une importance incomparablement plus grande du "sujet" traité, puisque qu'on y passe des écrits aux actes. Il y a derrière ce badinage un aveu : c'est sans grande conviction que le *Petit Dictionnaire* va répéter un dispositif que le *Petit Almanach* avait porté à la perfection. Et aussi quelque chose comme une dénégation. Car ce qui menace d'échec la nouvelle entreprise, ce n'est évidemment pas le moindre talent de son auteur (et pour cause) ; c'est justement ce changement de "sujet" que Rivarol met en avant comme un atout du nouveau livre et qui va enrayer la mécanique délicate du persiflage.

"Une armée de Lilliputiens".

Le *Petit Almanach* de 1788 s'inscrit dans cette tradition de démolition littéraire qui fait partie des droits imprescriptibles des "auteurs", lesquels sont "en possession immémoriale d'écrire les uns contre les autres", comme le rappelait Furetière en 1685, alors qu'il ferrailait contre ses collègues de l'Académie¹⁸. Il est sous-tendu par une idée assez peu originale et largement partagée au XVIII^e siècle : celle d'une décadence du goût et des belles-lettres, d'une infériorité du présent sur le passé — passé qui a pris depuis Voltaire la figure du "siècle de Louis XIV". Inépuisable canevas. Mais la broderie de Rivarol est originale.

La réussite du *Petit Almanach* tient à une double trouvaille. Il y a d'abord le recours au dictionnaire, forme "moderne" par excellence, retournée contre l'indigence des modernes : énumérer alphabétiquement les noms de tant de fauteurs de vers, faire le Bottin sans gloire des abonnés du Parnasse, c'est afficher la pléthore et suggérer

¹⁶*Ibid.*, p.31 ; en 1790, "république" est évidemment à prendre au sens de *res publica*.

¹⁷*Ibid.*, p. 36

¹⁸A. Furetière, Troisième Factum, in *Recueil des factums d'Antoine Furetière de l'Académie Française contre quelques uns de cette Académie*, éd. par Ch. Asselineau, Paris, Poulet-Malassis, 1859 ; t.1, p. 315.

d'emblée que la quantité a submergé la qualité. Mais contre toute attente, ce dictionnaire ne sera (apparemment) pas polémique : son allure immuable, pendant près de trois cents pages, sera celle de l'éloge dévastateur. C'est le cumul de ces deux traits qui assure le bon fonctionnement comique de l'ensemble et donne au pamphlet son caractère propre. Car si l'éloge ironique se rencontre en plus d'une satire, il peut ici s'exercer continûment à la limite du pur persiflage, c'est-à-dire *presque* sans indicateur d'ironie, dans la mesure où la structure d'ensemble en tient lieu (ce déferlement d'un trop-plein de pseudo-célébrités) et guide par avance le lecteur vers une complicité dans la dérision.

Le procédé est ingénieusement renforcé, de loin en loin, par des entrées collectives aux effets drolatiques. Les grands hommes surgissent alors par paires ou par paquets : Castor & Costard ; Briquet & Braquet ; Bienvenu et Biennourri, "de Bordeaux" ; Montagnac, Montignac et Montigny ; les quatre Joly "noyés dans la même gloire" ; sans parler des "dix-huit auteurs dramatiques, tous marqués à la lettre B, & qui brillent sur le Parnasse français comme une constellation dont la douce influence féconde tous nos Théâtres." Rivarol aligne les séries homophoniques pour mieux piétiner les identités littéraires. Il y a tout un vandalisme onomastique dans le *Petit Almanach*, tout un sadisme du signifiant, poussé jusqu'à la castration dans le cas du pauvre abbé AVY***, qui ne passera qu'amputé à la postérité : "Nous n'avons encore obtenu que la moitié du nom de cet Auteur ; mais nous avons une Pièce entière de Vers de sa façon..." Les noms se suivent et les talents se ressemblent. Si le même patronyme peut cacher deux poètes — "MARCHAND & MARCHAND (MM.) Deux poètes aussi distincts que distingués..." —, un seul et même auteur, hélas ! peut aussi disparaître derrière des signatures indévisées : "RENIER, RYNIER ou REGNIER. Un des noms qui ont le plus embarrassé la gloire. Il y a plusieurs chefs-d'œuvre signés par ce Protée de la Littérature. Quel sera l'Aristée qui le forcera à prendre une figure déterminée ?" Les grands hommes donc se ramassent à la pelle, dans un joyeux charivari de patronymes badins ou baroques, océan voué à l'anonymat immédiat et où Rivarol vient noyer subrepticement le nom d'un Beaumarchais ou d'un Louvet.

Or ce jeu, tout de verve et d'apparente gratuité, affiche bel et bien une thèse sur la République des Lettres : celle de l'inflation littéraire, de la surproduction et de la surchauffe du secteur, de l'invasion du métier par des armées d'amateurs et de polygraphes. Ce thème a pris un tour nettement idéologique une vingtaine d'années auparavant, lorsque les adversaires de la Philosophie ont fait converger leurs attaques sur l'*Encyclopédie*, les dictionnaires et le travail collectif. Le mot *société* (dans son sens éditorial : "Par une société de gens de lettres") est relu péjorativement. Ne connote-t-il pas à la fois l'activité sectaire, l'anonymat suspect et même la spéculation financière ? Equivoque dont joue le *Petit Almanach*, lorsqu'il informe le public que "M. Louvet vient de mettre en société son Roman de *Faublas*". Dans les années 80, le poncif anti-collectif est si bien installé qu'on peut le retrouver tel quel sous la plume d'un "progressiste" comme Mercier, lorsqu'il stigmatise l'entrepreneur Panckoucke et son "régiment de penseurs". "Voilà donc les arts et toutes les sciences", lit-on dans un chapitre du *Tableau de Paris* contemporain de l'*Almanach*, "qui doivent obéir à la voix de l'entrepreneur et révéler leur profondeur par ordre alphabétique"¹⁹. On voit ainsi clairement converger, chez des écrivains que par ailleurs tout oppose, l'hostilité aux formes littéraires qui ont favorisé la percée philosophique (des petits vers aux gros dictionnaires) et l'exaspération devant les bataillons de manœuvriers qui envahissent le métier d'écrire²⁰.

Mercier oppose à l'usine de Panckoucke les grands génies des âges classiques : "l'or peut faire naître l'*Encyclopédie*, mais non quatre pages de La Bruyère ou de Tacite". Rivarol donne pour origine fictionnelle à son opus de 1788 une conversation de salon sur les mérites comparés du "siècle de Louis XIV & du siècle présent". En quelques décennies, le thème polémique du grand homme, manié avec adresse par les Philosophes,

¹⁹Louis Sébastien Mercier, "Les cent hommes de lettres de l'*Encyclopédie*", *Tableau de Paris*, éd. dir. par J.-Cl. Bonnet, Paris, Mercure de France, 1994 ; t. II, p.1166.

²⁰On trouve de même au premier rang des ennemis littéraires de Mercier les "maudits versificateurs" et les cohortes compilatrices, les "cent auteurs soudoyés" par Panckoucke (*Ibid.*).

est près de se retourner contre les épigones de la Philosophie. Mais là s'arrête la rencontre, qui ne sera jamais compagnonnage, entre l'enthousiaste Mercier, plaidant à travers les exemples de Tacite ou de La Bruyère pour la liberté démiurgique de l'écrivain logothète, libre burineur de mots et d'idées, et un Rivarol avant tout soucieux de rétablir l'ordre au Parnasse — comme bientôt dans la rue.

Rivarol en effet ne tire pas son plomb qu'aux moineaux littéraires, aux Servières ("qui n'a fait qu'une Epigramme") ou aux deux Marchand (dont l'un a fait "un poème sur Fénelon, & l'autre des Couplets ravissans sur un petit chien"...). Il tire sur tout ce qui bouge. Sur des hommes comme Louis Sébastien Mercier, justement, ou comme Beaumarchais, éreintant équitablement le moralisateur et le frondeur, qui n'ont guère en commun que d'incarner l'esprit de changement. Sur des "sociétés" aussi, formées sous la bannière du mouvement, comme cette contre-institution qu'est le Musée de Paris, brocardé d'importance en la personne de son président Cailhava dans l'Épître dédicatoire²¹. Dès avant 89, Rivarol fait de la résistance : il résiste à la poussée des nouveaux venus de la République des Lettres. Mais son hostilité est proportionnée aux engagements idéologiques de ses victimes. Son exorde contre l'anglomanie et la tristesse philosophique de la France de 88 est d'ailleurs un topos des anti-Lumières littéraires et mondaines. Dès alors, Rivarol dénigre une "heureuse révolution" : celle qui a "amené la Nation à cette sévérité d'humeur qui constitue la véritable dignité de l'homme, & nous paraît le signe le plus certain de la félicité publique²²".

Non moins révélatrice est la présence massive, dans le *Petit Almanach*, de futurs "patriotes" (au sens politique) : Louvet, futur hussard de la Gironde et Fabre d'Eglantine, poète lauréat proche de Danton aux Cordeliers ; Bonneville, qui animera le Cercle Social ; Carra, journaliste un temps associé à Mercier ; Marie-Joseph Chénier, dramaturge et conventionnel ; Collot-d'Herbois, qui partagera le sort de Robespierre ; Pastoret, qui présidera l'Assemblée ; sans parler des plus obscurs, comme Piis, qui sera l'auteur de nombreuses chansons patriotiques. Le champ des dédains littéraires dessine déjà, dans une très large mesure, celui des haines politiques à venir. Ils sont d'ailleurs quelques uns à avoir les honneurs des deux répertoires et l'on retrouvera dans la liste de 1790 Beaumarchais, Carra, Fabre et M.-J. Chénier, escortés d'une quinzaine de nouveaux (et brillants) lauréats, de Chamfort à Condorcet et de Laclos à Volney.

La satire de la vanité littéraire est donc menée à la lisière du terrain politique. Rivarol d'ailleurs ne cesse de mettre en rapport pouvoir littéraire et puissance réelle. Les corrélations qu'il établit (entre un obscur poème intitulé *L'isle de Rhodes* et la diplomatie russe ; entre *La Chanson conjugale* de M. Verlac et le regain des mariages en France) se veulent burlesques. On y reconnaît le souci de combattre le florissant topos du pouvoir des écrivains. Mais on y décèle aussi l'inquiétude d'un Rivarol qui n'ignore pas comment *La Nouvelle Héloïse* a pu, en effet, changer pour une ou deux générations la perception de l'amour et du mariage. Quant à l'île de Rhodes que n'a pas délivrée des Turcs "l'artillerie poétique" de M. le bailli de Rességuier, Rivarol ne peut deviner à quel point elle sera redevable, comme le reste de la Grèce en lutte, à un certain nombre de strophes signées Byron ou Victor Hugo...

Ce pouvoir que Rivarol entend dénier à la littérature, il consacrera tout son *Discours préliminaire* de 1797 à le réaffirmer, stigmatisant du même coup la responsabilité des écrivains, grands et petits ; on y reviendra pour finir. Mais ce pouvoir est avoué, dès 1788, en filigrane du *Petit Almanach*. Car les coups ne s'abattent pas seulement sur des "Lilliputiens²³" ; on a vu qu'ils n'épargnaient pas des écrivains très en vue

²¹Sur le Musée de Paris, voir l'article d'Hervé Guénot "Musées et Lycées parisiens (1780-1830)", *Dix-Huitième Siècle*, n°18, 1986, pp. 249-267.

²²*Le Petit Almanach de nos Grands-hommes*, Année 1788, s.l., p. 4.

²³Le mot apparaît dans la Préface, qui met en scène une discussion littéraire : "ces Messieurs se mettant à disputer de petitesse et d'obscurité, on vit paraître sur la scène une armée de Lilliputiens"(p.15). Le thème fera fortune. Persiflage oblige, ce seront souvent les émules de Rivarol qui se désigneront eux-mêmes comme Lilliputiens ou "Pygmées littéraires". Voir ainsi, dans une veine très rivarolienne, la satire

(Beaumarchais, Mercier alors connu dans toute l'Europe, ou à d'autres titres Berquin) ; et ils tombent de préférence sur ceux que Rivarol juge responsables de la situation intellectuelle : les épigones de la Philosophie, fossoyeurs des bonnes lettres. Derrière le feu d'artifice se devine un franc-tireur qui ne choisit pas toutes ses cibles à raison de leur anonymat, tant s'en faut... Non alignée, mais clairement orientée, toute entière dirigée contre l'enrégimentement intellectuel, cette brillante pochade s'apparente à d'autres textes singuliers qui viennent alors dénoncer les dommages causés aux lettres françaises par les "philosophes modernes" et déplorer, du même élan, le nivellement par le bas provoqué par l'absurde prolifération des auteurs. En ce sens, le véritable *alter ego* de Rivarol n'est évidemment pas Mercier ; ce serait, plus justement, un oublié comme Maimieux qui donne, la même année 1788, un *Eloge philosophique de l'impertinence* dont la verve persifleuse épouse les mêmes détours que celle de Rivarol, contre les mêmes idoles.

La grande imposture.

Ce contenu latent de l'*Almanach*, sa dimension "réactionnaire" au sens propre, il n'est pas sûr que le public de 1788 les ait toujours perçus. En ce sens, Rivarol aurait mené le persiflage à bonne fin, laquelle est de se faire entendre des seuls initiés²⁴. Versant le ridicule sur les auteurs infimes, moquant leur vanité, raillant les gloires de province²⁵ — et réglant leur compte au passage à quelques réputations mieux établies —, ce Rivarol encore voltairien pouvait se réclamer d'une vieille tradition de salubre satire littéraire.

C'est évidemment la chance de Rivarol, en 1788, que d'avoir disposé du persiflage. Non seulement parce que le persiflage, comme dispositif rhétorique, relève entièrement de ce "ton d'esprit" auquel Rivarol excellait. Non seulement parce qu'il fournissait, en tant que convention d'écoute ou contrat de lecture, le cadre préétabli d'une réception juste (au bon degré) de la satire. Mais aussi, et de manière non moins décisive, parce que le persiflage permettait la censure sans caution ni garantie, l'exercice de l'autorité sans recours à aucune autorité. A cet égard, le "choix" modal et stylistique de Rivarol relève de la carte forcée. C'est l'absence de valeurs de référence qu'il puisse expliciter et partager avec le public de 1788 qui contraint le polémiste au persiflage, comme déroulement en boucle d'une pure négativité ludique²⁶. On peut en voir l'indice (ou la signature) dans l'insertion d'une entrée RIVAROL parmi les noms burlesques du *Petit Almanach*. Mettre son propre nom au beau milieu du microzoo littéraire est un geste qu'il ne faut peut-être pas réduire à une pirouette ; et où il est permis de lire l'aveu de la circularité nihiliste du projet. Cette République française des Lettres est une Lilliput sans Gulliver. Qui serait de taille à faire "l'échenillage du Parnasse"²⁷, sans se retrouver échenilleur échenillé? D'où encore, au mitan du recueil, cette invite au lecteur où la boucle de la dérision se referme : "Enfin nous qui parlons, nous sommes aussi des grand hommes ; et si jamais, par une fausse modestie, nous venions à dire le contraire, nous prions le Public de nous confondre, en nous opposant à nous-mêmes, & en nous faisant rentrer dans notre Almanach²⁸."

anonyme intitulée *Dictionnaire des grands hommes du jour, Par une société de très-petits Individus*, Paris, Chez les Marchands de Nouveautés, Floréal, an VIII.

²⁴Voir, d'Elisabeth Bourguinat, *Le Siècle du persiflage 1734-1789*, P.U.F., à paraître en 1998.

²⁵Par exemple, à l'article SALMON (M.) : "Il ne faut qu'un Poète un peu fécond, & résidant à Nancy, pour faire le bonheur de toute la Lorraine" ; la satire anti-provinciale est un des ressorts les plus constants du texte.

²⁶Il faut attendre la péroration pour voir nommer d'un bloc Voltaire, Montesquieu, Buffon et Rousseau (p.259) mais plutôt comme des monuments d'un rayonnement français révolu, que comme des "garants" du discours tenu dans le texte. On pourrait avancer que la seule valeur décelable dans le *Petit Almanach*, sous la dérision des hommes, est une valeur générique : c'est la nostalgie des "grand genres" et en particulier de l'épopée —nostalgie sans espoir de retour vers un genre suprême reconnu en même temps comme impossible.

²⁷*Le Petit Almanach...*, éd.cit., p.6

²⁸*Ibid.*, p. 179

En fait, il faudra rien moins que l'événement révolutionnaire pour faire sortir Rivarol du piège de l'*Almanach* : de ce tourniquet infernal où l'auteur ne peut manquer d'être rattrapé par lui-même et persiflé par son propre texte. Il faudra "notre glorieuse régénération"²⁹ pour le faire sortir du bois et de ses gonds. Mais ce sera aux dépens de la performance textuelle elle-même. Depuis l'Épître dédicatoire (celle qui ménage peu Madame de Staël) jusqu'à sa cent trente-sixième entrée (VOLNEY), le *Petit Dictionnaire des Grands Hommes de la Révolution* est une suite de charges violentes et frontales. En dépit des intentions affichées par la Préface, ce n'est pas un "encens" ironique qu'il dispense ; ce sont des nasardes et des crachats qu'il distribue. Le système du persiflage a volé en éclat ; à peine en reste-t-il quelques lambeaux, qui s'ajustent mal au corps du livre, fait de violentes et directes invectives.

Parmi ces lambeaux, le plus fréquent, le plus remarquable aussi, c'est le procédé infatigablement répété qui porte sur le mot *grand* lui-même. Le jeu commence dès l'Épître dédicatoire, où Madame de Staël devient "la fille du plus grand ministre de l'année passée, la fille du plus profond génie de l'année passée". Il se poursuit sans relâche, ni rémission. "BRISSOT DE WARWILLE. Ce grand homme..." ; "BROUSSE DES FAUCHERETS. Ce grand génie..." ; "LACOSTE. Ce jeune grand homme..." ; "LA POULE. Peu de grands hommes se sont élevés si naturellement..." ; "ROBERSPIERRE. Le grand homme le plus petit et le plus fougueux du Sénat français" ; "MITOUFLET. Le plus grand président que le district de Saint-Roch ait jamais produit..."

Un peu fastidieuse, la plaisanterie a le mérite d'être éclairante : elle marque l'irrépressible acharnement de Rivarol contre un syntagme naguère brocardé, aujourd'hui vomé. On dirait que d'un texte à l'autre, ses yeux se sont dessillés. L'imposture littéraire lui apparaît désormais dans toute son horreur politique. Tout ce qu'il avait décrit en farce revient en cauchemar. Les avortons poétiques sont devenus les géants de la révolution. "Les plus lourds esprits de la littérature se sont bientôt montrés les plus profonds de l'Assemblée ; les plus illustres ignorants de la jeunesse française n'ont paru ni embarrassés ni déplacés dans la tribune parisienne ; en un mot, les ennemis de la langue sont devenus tout à coup les défenseurs de la nation"³⁰. Et d'ajouter, amer : "On ne se méfie pas assez dans le monde de ces soudaines métamorphoses".

De te fabula narratur : de quoi parle Rivarol, sinon de son manque de clairvoyance ? Il a vu le ridicule des "animalcules", mais non l'épidémie dont ils étaient porteurs. Il a persiflé quand il fallait hurler. Il tente en furieux de rattraper les injures perdues, dans une rage de dénonciation qui ne regarde pas au détail. S'il s'efforce encore à l'ironie, celle-ci grince, s'enroue, s'achève en râle ou en rugissement. Lui naguère si appliqué aux voies indirectes qui tantôt supposaient et tantôt suscitaient la complicité, le voilà qui se rue dans la *via recta* et cède à la véhémence de la Vérité. Mais c'est à la vérité violente du prophète *clamans in deserto* plutôt qu'à celle des Apôtres dont se réclame le journal de combat qu'il anime contre les idées et les hommes de la Révolution : *Les Actes des Apôtres...*

Aussi le *Petit Dictionnaire* se clôt-il sur un double échec. Echec littéraire, d'abord. Car tiraillé entre un projet intenable (poursuivre le persiflage) et un penchant irrésistible (dire aux nouveaux grands hommes leurs quatre vérités) le texte ne trouve jamais son allure, ni l'auteur sa voix. Echec politique aussi, car si la virulence des assauts peut plaire, ce n'est qu'à des lecteurs acquis d'avance à la cause et partageant les mêmes exécration. Rivarol ici n'amuse pas beaucoup ; et il ne persuade que "ceux qui pensent comme lui". Mais à ceux-là du moins, il léguera un durable héritage. Héritage stylistique bien sûr et davantage encore (même si le mot paraît bien solennel) épistémologique. Les uns, comme La Harpe, s'inspireront de sa brutalité pour dénoncer la "langue inverse" de la Révolution. D'autres continueront, sans illusions, de cultiver la veine d'un persiflage désormais désenchanté, tel le spirituel Gallais qui recensera en 1790 les outrances du discours révolutionnaire dans son *Extrait d'un Dictionnaire inutile*, au titre désarmant de lucidité. Tous retiendront la leçon léguée par Rivarol : leçon de méfiance envers les grands mots porteurs (à leurs

²⁹*Petit Dictionnaire...*, éd. cit., p.31.

³⁰*Ibid.*, p.34.

yeux) de vains mythes, leçon de vigilance face aux contaminations sémantiques qui, parties de la sphère poétique, rejoignent tôt ou tard la sphère politique.

Quant à Rivarol lui-même, il ne cessera, dans son exil, de remâcher les fautes des “philosophes modernes” — et son propre aveuglement. Cette amère méditation, qui fait l'essentiel du *Discours préliminaire du nouveau dictionnaire de la langue française*, verra sa diffusion interdite en France, après une première décision de censure partielle du Ministre de la Police (25 fructidor An VII). Elle circulera dans une version abrégée, sous le titre “incendiaire” de *Triomphe de l'anarchie*. Brochure encore plus “inutile” que le *Dictionnaire* de Gallais, car en 1799, la guerre (celle de Rivarol) est finie.

Au vrai, dès 1790, sa bataille était une bataille perdue. Il ne semble pas l'avoir ignoré, à en juger par ce “Fragment d'une ode”, qui fait suite à une Parodie³¹ parue vraisemblablement en 1789 et qui lui est attribuée. Contre les méfaits des “hommes de mérite” révolutionnaires, Rivarol en appelle ici aux “héros”, à Turenne et au “brave Maurice” [Maurice de Saxe] — bref, à ces authentiques grands hommes dont la déchéance délibérée a servi de prologue et de moyen à la destruction de la monarchie :

Héros dont la France s'honore,
Et dont les noms lui sont si chers ;
Hélas! s'il en est temps encore,
Venez briser d'indignes fers.
Fières et respectables ombres,
Du fond de vos demeures sombres,
Ecoutez nos plaintives voix.
Frémissez de notre esclavage ;
Que votre indomptable courage
Venge encore la cause des Rois.
[...]
Turenne, & vous, brave Maurice,
Tendez une main protectrice...

Face aux traîtres vilipendés dans le *Petit Dictionnaire*, à tous ces déserteurs de la cause royale dont “l'anarchie a fait des héros³²”, les grandes ombres du passé vont-elles se dresser à l'appel de Rivarol (manifestement moins doué pour l'ode que pour l'épigramme)? Lui-même n'y compte guère, car le temps de ces héros-là est révolu, et leur vraie place est dans la tombe :

Que dis-je? Ah! restez sous la tombe,
L'édifice chancelle, tombe
Sur des fondements renversés...

³¹*Triomphe de l'anarchie*, s.l.n.d. [1789?].

³²*Petit Dictionnaire...*, éd. cit., p. 33.